

Études littéraires africaines

Kathleen GYSSELS, *Filles de Solitude - Essai sur l'identité antillaise dans les (auto)biographies fictive de Simone et André Schwarz-Bart*, L'Harmattan, 464 p.



Véronique Bonnet

Number 4, 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1042405ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1042405ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bonnet, V. (1997). Review of [Kathleen GYSSELS, *Filles de Solitude - Essai sur l'identité antillaise dans les (auto)biographies fictive de Simone et André Schwarz-Bart*, L'Harmattan, 464 p.] *Études littéraires africaines*, (4), 85–87.
<https://doi.org/10.7202/1042405ar>

: “Négresse à pleurer / Négresse à mourir / Négresse d’avoir la peau blanche / Négresse d’un combat sans fin avec la langue” (J. Hyvrard). Le dire poétique traduit encore l’incessant mouvement entre l’île et le monde ; il s’offre à ceux qui veulent le saisir : “Prenez ma parole / je n’ai garde qu’au fond des bois sacrés / elle ne joue à dormir debout / dans le mât dément des ancêtres” (E. Pépin).

Poésie en créole, en français ; poésie écrite par les fils des rescapés de la cale négrière, par les descendants de ceux qui défièrent le “kala-pani” ; par ceux qui se reconnaissent “héritiers du nom d’homme” (H. Corbin) ; poésie qui incite à entendre le divers, loin des pièges d’un universalisme conquérant, loin des écueils non moins dangereux des crispations identitaires, des repliements mortifères. Cette anthologie rend compte d’une parole tremblante et souveraine, écho de nos différences et notre humaine ressemblance.

■ Véronique BONNET

ANTILLES FRANÇAISES

■ KATHLEEN GYSSELS, *FILLES DE SOLITUDE - ESSAI SUR L’IDENTITÉ ANTILLAISE DANS LES (AUTO)BIOGRAPHIES FICTIVE DE SIMONE ET ANDRÉ SCHWARZ-BART*, L’HARMATTAN, 464 P.

Sous le titre *Filles de Solitude - Essai sur l’identité antillaise dans les (auto)biographie fictive de Simone et André Schwarz-Bart*, Kathleen Gyssels nous livre un volumineux ouvrage, érudit tout autant que précis. L’auteur s’y applique à questionner “l’identité” antillaise telle qu’elle apparaît dans les fictions d’André et/ou de Simone Schwarz-Bart : *Un plat de porc aux bananes verte*, *La Mulâtresse Solitude*, *Pluie et Vent sur Téliumée Miracle*, *Ti Jean l’Horizon*, *Ton beau capitaine*. Pour ce faire, elle interroge les modalités par lesquelles les textes littéraires traduisent une identité toujours difficile - qu’elle soit individuelle ou collective - et met en évidence les “multiples ‘épreuves’ qui rendent l’identité (raciale, sociale, culturelle) particulièrement altérable”. A juste titre. K. Gyssels souligne que la littérature de la “périphérie” est trop souvent perçue par les critiques comme un miroir de la vie des ses auteurs. C’est pourquoi elle s’applique tout au contraire à distinguer auteur, narrateur et personnages, en sondant le processus infiniment complexe de l’écriture schwarz-bartienne, en particulier ses perspectives narratives, ses jeux intertextuels et paratextuels perçus sous le signe du métissage dont elle fait “le fil rouge de l’analyse”. Les termes “littérature”, “littérature postmoderne”, “postcoloniale”, “afro-antillaise”, “afro-américaine”, “caribéenne”, “antillaise”, “féminine” et “guadeloupéenne” sont délimités avec soin, ce qui permet d’échapper au flou terminologique qui guette ces ensembles de définitions. Car “s’il est aisé de circonscrire géographiquement la petite île ‘sous le vent’ [...] autant sa littérature se met difficilement en carte [...]”. Dans une perspective interdisciplinaire, l’auteur parvient à faire dialoguer différents discours théoriques et

à approcher au plus près l'œuvre schwarz-bartienne. D'emblée, se pose la question de l'antillanité d'André Schwarz-Bart : faut-il exclure cet auteur du corpus antillais en raison de sa non appartenance ethnique aux Antilles ainsi que le font certains critiques ? Faut-il *a contrario* s'appuyer sur ses textes pour en déduire la texture profondément antillaise ? K. Gyssels opte pour le second choix et insiste sur la conjugaison - le métissage - de l'antillanité et de la judéité. Rencontre de deux souffrances infinies - une double nuit et un double brouillard -, l'écriture schwarz-bartienne plonge aux arcanes d'une mémoire à sauver de l'oubli ; "Comme *Le Dernier des Justes*, *La Mulâtresse Solitude* se veut un livre-tombe, 'petite pierre blanche' posée sur les tombes juives. Comme Ernie Lévy, Solitude meurt 'six millions de fois' [...]". Les analyses concernant l'espace asilaire où agonise Mariotte, la protagoniste d'*Un plat de porc aux banane verte*, mettent également en évidence le principe de l'écriture double. Cette écriture est elle-même fébrilement questionné : par les textes qui, à travers la construction de narratrices-conteuses ou de narratrices-écrivaines - Mariotte la "scribouilleuse" - ou par le biais des multiples instances paratextuelles et intertextuelles, dévoilent un complexe processus de prise de parole. De Solitude à Télumée, la filiation est assumée et le métissage, tout d'abord refusé parce que fruit du viol sur le bateau négrier, va progressivement être accepté, d'où le glissement, difficile mais nécessaire, d'une "identité dysphorique" à une identité "euphorique". Retraçant scrupuleusement les étapes de ces vies de femmes, l'étude présente des analyses extrêmement fouillées sur la femme en milieu matrifocal, sur l'identité nominale dans son lien avec la spatialisation : "*Télumée 'habite son nom' puisque 'Lougan' signifie en wolof 'lopin de terre'. Son 'Miracle' consiste à s'approprier la terre maudite pour la changer en terre généreuse où il fait bon s'enraciner*". Elle offre également de belles perspectives comparatistes, ainsi les études sur l'enfance antillaise et sur l'école coloniale tissent d'heureux parallèles avec d'autres textes post-coloniaux. En maints endroits, la "mise en relation" permet de déceler des ressemblances et des différences. Au très vaste éclairage anthropologique, social, historique, économique et politique qui caractérise la démarche de la critique, s'articule une connaissance, tout aussi précise et exhaustive, des littératures antillaises, noires-américaines et plus généralement post-coloniales. La vaste saisie des écritures de femmes noires est à cet égard très pertinente. Ainsi, textes à l'appui, la preuve est faite qu'il existe bel et bien une littérature antillaise liée à son "entour" géographique et distincte de celle de la métropole. La critique pointe aussi les spécificités de la littérature des Petites Antilles : "*Si la mémoire collective guadeloupéenne n'a point transcendé ce traumatisme [de l'esclavage], il n'en va pas forcément ainsi pour toute la zone caribéenne. Tandis que les romanciers antillais hésitent souvent à mettre en scène les tortures et les humiliations, les insultes et la violence, leurs confrères haïtiens explorent sans ambages l'histoire d'avant 1804.*"

L'auteur, conformément à son projet, démontre qu'il existe "une straté-

gie féminine, [qu'elle] n'oserai[t] appeler féministe, [qui] démantèle les mythes falsifiants de la féminité antillaise : ensemble de rôles assignés par la culture, conditionnés par l'histoire" mais peut-on pour autant parler "d'écriture féminine" ? Certes, la femme telle que dépeinte dans l'œuvre schwarz-bartienne s'écarte sur bien des points de la "doudou" odieusement folklorisée des textes coloniaux ou encore des célèbres "femmes-matadors" des auteurs de la créolité. Toutefois, le simple fait qu'une œuvre schwarz-bartienne soit écrite par le couple et une autre par A. Schwarz-Bart seul, et qu'il ne soit pas forcément évident - ni même souhaitable - de sonder les différences sexuées entre les diverses parties du cycle, tendrait plutôt à brouiller les pistes d'une écriture spécifiquement féminine. L'écriture est aussi, Gilles Deleuze n'a eu cessé de le dire, "une affaire de devenir, toujours inachevé, toujours en train de se faire, et qui déborde toute matière vivable où vécue. L'écriture est inséparable du devenir : en écrivant, on devient femme, on devient animal ou végétal [...]"*.

Dans le même sens, il me semble que le terme "identité" appliqué à la littérature peut être discutable. Je lui préfère pour ma part celui "d'appartenance" qui, plus fluide, plus poreux, renvoie à la cartographie multiple, toujours changeante, sur laquelle se joue et s'imprime cette nouvelle littérature. Le discours critique se doit en effet de réagir à un double syndrome : celui d'une mondialisation féroce qui force l'autre à laisser au magasin des accessoires ses spécificités, en lui imposant une manière d'être et de penser dans le déni de lui-même ; celui d'un morcellement d'appartenances comme si "chaque communauté, ethnique, religieuse ou sexuelle n'[avait] rien de plus urgent que d'organiser sa propre ségrégation"**. C'est, me semble-t-il, en évitant les dangers de ces deux extrêmes qu'une pensée critique doit aujourd'hui se construire. Entre altérité et transcendance, avec altérité et transcendance, ainsi chemine Télumée. Et *Les Filles de Solitude* de K. Gyssels nous permettent de cheminer ensemble pour notre plus grand plaisir.

■ Véronique BONNET

ANTILLES FRANÇAISES

■ MICHÈLE DELAPORTE. *LECTURES EN ARCHIPEL. LITTÉRATURES DES ANTILLES EN COURS DE FRANÇAIS AU LYCÉE*, ROUEN, C.R.D.P., 1996, 339 PAGES

L'ouvrage de Michèle Delaporte comble une lacune dans les manuels scolaires publiés à l'intention des élèves des classes de seconde, première et TS Tourisme première année. Comme l'indique clairement son sous-titre, "Littératures des Antilles en cours de français au lycée", l'auteur y

* Gilles Deleuze, *Critique et clinique*, Paris, Les Éditions de Minuit, p. 11

** Michel Delon cité par Pierre Lepape in "La faute à Voltaire", *Le Monde*, 31 octobre 1997, p. 11